



De la politique à l'écriture

Pour Nicolas Jutzet, «la Suisse n'existe plus»



Nicolas Jutzet, l'ancienne figure de «No Billag» et remarqué vice-président des JLR, a décidé de quitter la politique pour se consacrer à l'écriture. JEAN-PAUL GUINNARD

Florent Quiquerez Berne

L'ancienne figure des Jeunes PLR publie son premier essai politique. Un plaidoyer pour remettre au goût du jour la recette du miracle helvétique.

«Je suis parti végétarien et je suis revenu carnivore, avec quelques kilos de plus!» Nicolas Jutzet rentre d'un an passé à Paris. Et ça l'a changé, même physiquement. Le Neuchâtelois s'est nourri de l'offre culinaire, artistique et littéraire de la capitale. Mais il a aussi vu les travers de la centralisation. Il est de retour en Suisse avec son premier essai, publié chez Slatkine: «La Suisse n'existe plus». Rencontre.

À deux pas du Palais fédéral, Ni-

colas Jutzet termine son thé vert. Visage connu des Romands pour avoir été, en tant que vice-président des Jeunes PLR, le porte-voix de l'initiative «No Billag», il s'est retiré de la vie politique il y a deux ans. Et il tient à préciser ceci: malgré ce titre un brin provocateur, «il n'y a ni pessimisme ni nostalgie dans cet ouvrage».

S'il insiste sur ce point, c'est que nous revenons à la charge sur plusieurs passages du livre où il



laisse entendre que c'était mieux avant. Sa vision est tout autre. «Il s'agissait de saisir pourquoi la Suisse, ancienne nation pauvre, a réussi à devenir un pays riche et attrayant.» C'est précisément cette singularité qu'il veut réenchanter.

Selon lui, plusieurs ingrédients du miracle helvétique sont menacés. Le système de milice? Il est brûlé à petit feu par la professionnalisation de la politique. La proximité entre économie, population et politique? La mondialisation l'amenuise. Le fédéralisme? Il est sous pression. «Les valeurs comme la responsabilité individuelle s'effacent au profit de celles du risque zéro et de l'infantilisation, explique Nicolas Jutzet. Pour combler le vide, l'État prend plus de place. La bureaucratie et les dépenses étatiques explosent. La culture libérale qui a fait notre succès s'érode.» Conséquence: la Suisse stagne.

«À Paris, je me suis souvent retrouvé à expliquer les particularités de mon pays. Mais j'avais parfois l'impression de sortir des clichés qui ne correspondent plus à la réalité.»

«A Paris, je me suis souvent retrouvé à expliquer les particularités de mon pays. Mais j'avais parfois l'impression de sortir des clichés qui ne correspondent plus à la réalité.»

Nicolas Jutzet

lité. Ce constat m'a heurté, presque effrayé. Si on ne réagit pas, notre

pays quittera son rôle de contre-modèle pour devenir un pays lambda.» Et de raconter ce moment où, lors d'une manifestation, il voit un jeune appeler à la pendaison de Macron. «Je ne veux pas que la politique s'éloigne à ce point du peuple et qu'on en arrive à ce genre d'excès.»

Nécessaire décentralisation

Pour éviter que ce modèle suisse ne cesse d'exister, il prône davantage de décentralisation en redonnant plus de responsabilités aux échelons cantonaux et communaux. Il propose un frein à l'étatisation: chaque nouvelle proposition d'intervention étatique devrait être accompagnée de la suppression d'une existante. Pour contrecarrer la professionnalisation de la politique, il veut limiter le nombre d'interventions parlementaires et envisage une dose de tirage au sort dans les élections.

Enfant «turbulent»

Nicolas Jutzet parle vite. Et réfléchit plus vite encore. Son discours est structuré et assumé. Il est à la fois humble et intellectuel. À chaque tentative de déceler des incohérences dans son livre, il a la parade. Il faut dire que tout dans le parcours de cet homme de 28 ans montre qu'il sait rebondir.

Enfant «turbulent», ses parents l'envoient faire un apprentissage d'employé de commerce dans un hôtel. Comme sa famille est d'origine alémanique, il maîtrise le suisse allemand. Très vite, il prend des responsabilités. Plus tard, il intègre la prestigieuse Université de Saint-Gall. «Un parcours impossible en France», selon lui.

Il vit désormais à Berne dans un des quartiers «bobos» de la capitale. Lundi, il commencera un nouveau job au sein de l'Association suisse d'assurances. «Je pense à droite, mais je passe mon temps

dans des villes de gauche, sourit-il. C'est aussi parce que ma copine ne se voyait pas vivre à Zoug.»

Ses origines semblent aussi en parfait décalage avec ses idées. Deuxième d'une fratrie de quatre enfants, Nicolas Jutzet grandit dans une ferme neuchâteloise. Ses parents sont des écolos de la première heure. «Nous vivions en communauté, à plusieurs familles.» Une jeunesse «alternative» sans télé. D'où son amour de la lecture.

Ses parents sont-ils fiers de celui qui incarne une forme décomplexée de libéralisme? «Ma famille n'est pas du genre à exprimer ce genre de sentiment. Mais je pense qu'ils sont contents.»

Partis «obsolètes»

Quitter la politique n'est-il pas en contradiction avec ses critiques sur le manque d'engagement des citoyens? «Je me suis investi dans ma commune, mais j'ai constaté que je m'épanouissais moins que d'autres, notamment dans le travail en commission. Je continue de m'engager pour la collectivité, mais dans la société civile.» Bénévolement, il codirige la rédaction d'une BD et publie des articles dans la revue «Le Regard Libre».

A-t-il définitivement tourné le dos à la politique? «J'ai gardé un bon contact avec le PLR, mais je ne crois plus à l'idée des partis. La philosophe Simone Weil les décrit comme des machines à créer de la passion collective, construites de façon à exercer une pression sur la pensée de chacun de leurs membres. Je n'avais pas envie de me retrouver dans quinze ans à défendre des idées qui ne seraient plus les miennes.»

Il préfère les écrire et qu'elles fassent réagir.



«La Suisse n'existe plus»
Nicolas Jutzet
Éd. Slatkine